

**PETITE
BIBLIO
PAYOT**
IRRÉSISTIBLES

BILL BRYSON

**NOS VOISINS
DU DESSOUS**

CHRONIQUES AUSTRALIENNES



« Un pays prodigieusement vide et en même temps bourré de tas de trucs... »

L'Australie n'est pas seulement célèbre pour ses kangourous, ses drag-queens et ses surfeurs. On y trouve en outre les bestioles les plus voraces et venimeuses du globe, des déserts où mieux vaut ne pas s'aventurer pour faire ses besoins, et puis de drôles de gens persuadés que vous les prenez pour des ploucs du bout du monde.

Bill Bryson avait déjà essayé de ressembler à Indiana Jones quand il avait sillonné l'Appalachian Trail aux États-Unis (*Promenons-nous dans les bois*). Pas sûr qu'il y réussisse mieux dans ce récit tout aussi hilarant que ses livres sur les Américains et les Anglais – et aussi riche de connaissances que lorsqu'il raconte les secrets de l'univers ou d'une maison.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christiane et David Ellis

Nos voisins du dessous

BILL BRYSON
AUX ÉDITIONS PAYOT

Promenons-nous dans les bois

Motel Blues

American Rigosos. Chroniques d'un grand pays

Nos voisins du dessous. Chroniques australiennes

Une histoire de tout, ou presque...

*Ma fabuleuse enfance dans l'Amérique des
années 1950*

Shakespeare. Antibiographie

Une histoire du monde sans sortir de chez moi

*Des cornflakes dans le porridge. Un Américain chez
les Anglais*

Bill Bryson

Nos voisins du dessous
Chroniques australiennes

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christiane et David Ellis*

**PETITE
BIBLIO
PAYOT**

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

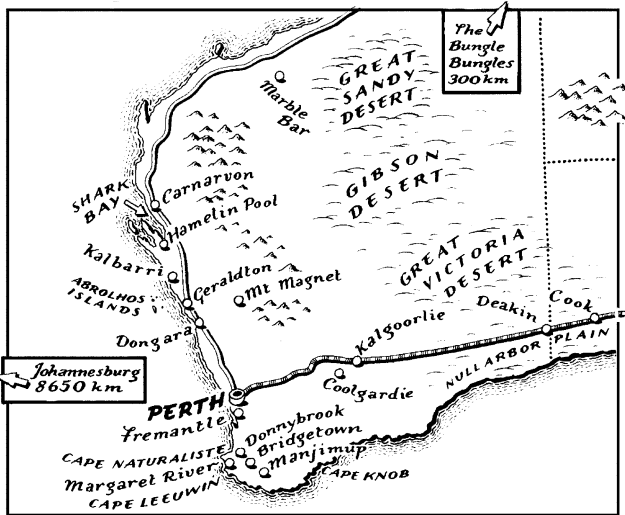
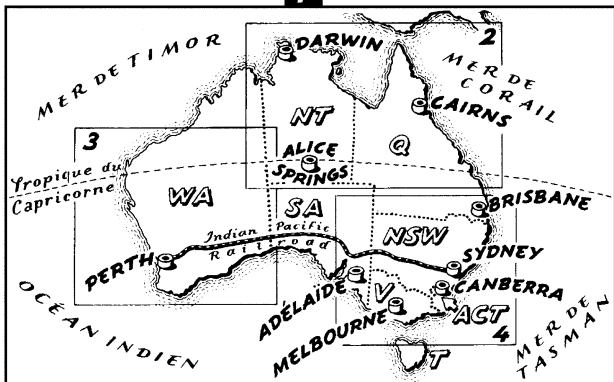
TITRE ORIGINAL :
Down Under
(Doubleday, Londres)

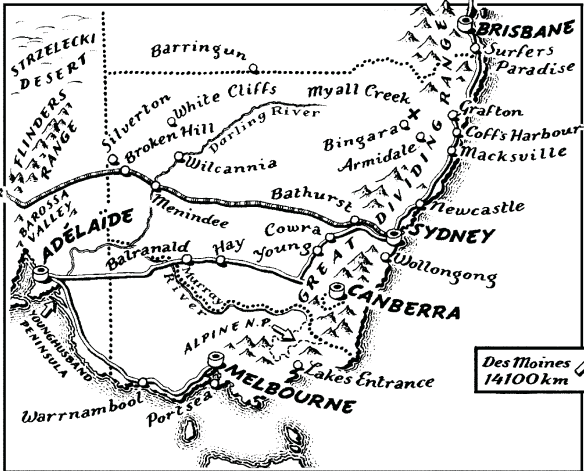
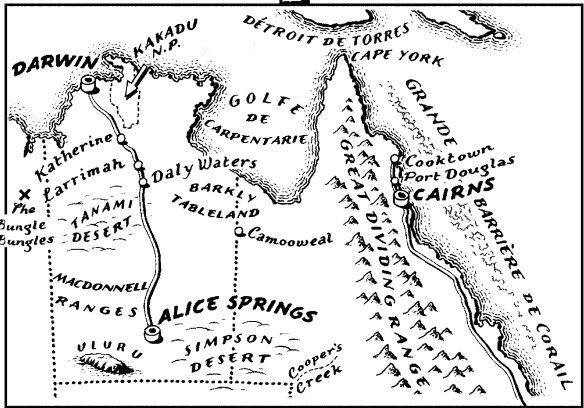
Couverture : conception graphique : Sara Deux - illustration
© Éric Doxat.

© Bill Bryson, 2000
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2003
pour la traduction française
et 2005 pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-228-91585-4

Pour David, Felicity, Catherine et Sam.





Des Moines 14100 km ↗

Gower

PREMIÈRE PARTIE

Dans l'outback

CHAPITRE PREMIER

Dans l'avion qui m'emportait vers l'Australie, je me suis aperçu, un peu honteux, qu'une fois de plus j'avais oublié le nom de son Premier ministre. Cela m'arrive sans arrêt avec le Premier ministre australien : j'enregistre son nom et puis, presque aussitôt, je l'efface de ma mémoire, ce qui me donne un terrible complexe de culpabilité. Parce que j'estime qu'il devrait y avoir au moins *une* personne qui le connaisse hors de l'Australie.

Remarquez, suivre ce qui se passe en Australie exige beaucoup d'efforts. Lors de ma première visite, il y a quelques années, je m'étais plongé, histoire de tuer le temps pendant les longues heures de vol, dans une histoire de la politique australienne au xx^e siècle. Je suis tombé par hasard sur l'anecdote suivante : en 1967, Harold Holt, alors Premier ministre, se baladait sur une plage de l'État de Victoria, lorsque soudain il a plongé dans la mer et disparu. On n'a plus jamais eu de nouvelles de ce pauvre homme. L'histoire m'a semblé étonnante à double titre : d'abord qu'on puisse *perdre*, en Australie, un Premier ministre (dites les gars, faut pas exagérer !) et puis que la nouvelle de l'incident ne me soit jamais parvenue.

Il faut reconnaître évidemment que nous accordons une attention scandaleusement réduite à nos chers cousins des antipodes. Peut-être pas totalement sans raison, j'imagine. Après tout, l'Australie est

quasiment déserte et se situe très, très loin de nous. A l'échelle mondiale, sa population, de l'ordre de dix-neuf millions d'habitants, mérite sans conteste d'être qualifiée de modeste (celle de la Chine s'accroît davantage en une seule année), et sa place dans l'économie mondiale est largement accessoire. Comme entité économique, ce pays se situe à peu près au rang de l'Illinois. De temps en temps, il nous envoie des trucs utiles – des opales, de la laine de mérinos, Errol Flynn, le boomerang –, mais rien de vraiment indispensable. Et puis surtout, l'Australie est un pays qui ne fait pas de bêtises. C'est un pays stable, pacifique, correct, qui ne connaît pas les coups d'État, n'épuise pas les réserves de poissons, ne fournit pas d'armes à d'horribles despotes, ne pratique pas la culture de la drogue de façon indécente. Bref, c'est un pays qui ne joue pas les gros bras et ne fait pas sentir sa puissance de manière provocante et déplacée.

Il n'empêche pourtant que ce dédain des affaires australiennes est bien étrange. Et ce phénomène est encore plus marqué lorsqu'on vit aux États-Unis. Avant d'entreprendre ce voyage, je me suis rendu à la bibliothèque de ma ville du New Hampshire et j'ai cherché l'Australie dans le *New York Times Index*, histoire de mesurer l'attention que la presse de mon propre pays lui avait accordée. J'ai commencé à l'année 1997, pour la simple raison que le volume se trouvait ouvert à cette page sur la table. Cette année-là, parmi tous les sujets susceptibles d'intéresser ses lecteurs (politique, sport, voyage, prochains jeux Olympiques de Sydney, rubrique gastronomique, arts, nécrologie) le *New York Times Index* recensait vingt articles consacrés de près ou de loin à l'Australie. À titre de comparaison, la même année, le journal avait publié cent vingt articles sur le Pérou, cent cinquante sur l'Albanie, cent cinquante sur le Cambodge, plus de trois cents sur chacune des deux Corées et plus de cinq cents sur Israël. Pour les

Américains, l'Australie se situe à peu près au niveau de la Biélorussie et du Burundi dans la catégorie « pays dignes d'intérêt ». Parmi les sujets qui lui ravis-saient la vedette, on trouvait les montgolfières et les aéronautes, l'Église de scientologie, les chiens (mais pas les chiens de traîneau) et Pamela Harriman, ambassadrice et femme du monde dont la mort à Paris en 1997 avait été considérée comme une calamité méritant vingt-deux articles dans le *New York Times*. Pour parler crûment, on peut dire qu'en 1997 l'Australie avait présenté pour les Américains à peine plus d'intérêt que les bananes mais nettement moins que les crèmes glacées.

En fait, comme je devais le constater, 1997 se situait plutôt dans les bonnes années quant à la couverture médiatique de l'Australie. En 1996, ce pays figurait neuf fois dans les dépêches et en 1998 seulement six fois. Évidemment, il se peut qu'ailleurs dans le monde on lui consacre plus d'articles. La seule différence est que personne ne les lit vraiment. (Levez la main, ceux qui peuvent citer le nom du Premier ministre australien actuel, ou dire dans quel État se situe Melbourne, ou répondre à toute question concernant les antipodes qui n'implique pas le cricket, le rugby, Mel Gibson ou un épisode de *Neighbours* !) Les Australiens enragent de voir le reste du monde leur prêter si peu d'attention et, franchement, je les comprends. C'est pourtant une contrée où il n'arrête pas de se passer des choses passionnantes.

Prenons par exemple l'une de ces histoires qui figuraient dans le *New York Times* en 1997, fourrée dans le tiroir aux oubliettes de la section C. En janvier de cette année-là, des scientifiques ont sérieusement étudié l'hypothèse selon laquelle un séisme survenu au fin fond du bush australien quatre ans auparavant aurait été dû à une explosion nucléaire déclenchée par la secte japonaise Aum Shinrikyo.

Il se trouve qu'à 23 h 03, heure locale, dans la nuit

du 28 mai 1993, les aiguilles des sismographes du Pacifique se sont mis à frémir et à tracer des gribouillis pour signaler un tremblement de terre d'importance considérable près d'un bled nommé Banjawarn Station, dans le Grand Désert Victoria, en Australie-Occidentale. Certains prospecteurs et chauffeurs routiers – pratiquement les seuls êtres vivants de cette étendue désertique – ont déclaré avoir vu un immense éclair dans le ciel et entendu ou perçu le bang d'une énorme explosion lointaine. L'un d'eux a même affirmé que les vibrations avaient fait valser une canette de bière de sa table de camping.

Le problème, c'est qu'on n'a trouvé aucune explication raisonnable à ce phénomène. Le tracé des sismographes ne correspondait à aucun profil de séisme ni à une explosion minière, et de toute façon la secousse était cent soixante-dix fois plus puissante que le tir de mines le plus puissant jamais enregistré en Australie-Occidentale. Le choc aurait pu correspondre à la chute d'une grosse météorite, mais l'impact aurait créé un cratère de plusieurs centaines de mètres de circonférence. Or rien de ce genre n'avait été signalé dans la région. Bref, les savants se sont inquiétés de l'incident un jour ou deux avant de le classer dans leur tiroir « phénomènes inexplicés », comme de coutume.

Et puis, en 1995, la secte Aum devait s'attirer une certaine notoriété en libérant des quantités phénoménales de gaz sarin dans le métro de Tokyo, tuant une douzaine de personnes. Au cours des perquisitions qui suivirent, on découvrit que parmi les richesses assez considérables de la secte figurait une propriété de plusieurs milliers d'hectares en Australie-Occidentale, précisément dans la région où s'était produit ce mystérieux événement. Les autorités y trouvèrent aussi un laboratoire très perfectionné et particulièrement pointu, ainsi que des traces prouvant que les membres de la secte avaient extrait de l'uranium. Une autre

piste permit d'établir qu'Aum avait recruté dans ses rangs deux ingénieurs nucléaires de l'ex-Union soviétique. Le but avoué d'Aum étant la destruction du monde, il était donc fort probable que l'explosion qui avait eu lieu dans le désert avait été la répétition générale d'un projet visant à rayer Tokyo de la carte.

Vous voyez où je veux en venir, j'imagine... L'Australie est un pays où l'on égare les Premiers ministres, un pays si vaste et si vide qu'une bande d'amateurs enthousiastes peut y faire sauter la première bombe atomique privée et qu'il faut au moins quatre ans avant que quiconque s'en aperçoive. Autrement dit, c'est un endroit qui mérite d'être connu, et comme nous en savons si peu sur ce pays, peut-être conviendrait-il de citer quelques chiffres.

Par la taille, l'Australie se place au sixième rang mondial. C'est la plus grande île du monde, et la seule île qui soit à elle seule un continent et une nation. C'est le premier continent qu'on ait conquis par la mer, et aussi le dernier. C'est la seule nation à avoir débuté sa carrière comme prison.

L'Australie abrite le plus grand organisme vivant du monde : la Grande Barrière de corail, et le monolithe le plus célèbre et le plus impressionnant : Ayers Rock (ou Uluru pour utiliser le terme maintenant officiel et plus aborigènement correct). Le pays possède plus de bestioles tueuses que le reste du monde. Parmi les dix serpents les plus venimeux de la création, tous sont australiens. Cinq des créatures animales qui y vivent – l'araignée, la méduse, le poulpe, la tique et le poisson-pierre – sont les plus mortelles de leur catégorie. Voilà un pays où la plus soyeuse des chenilles peut vous mettre KO d'une simple morsure et où les coquillages ne se contentent pas de vous pincer : ils vous attaquent. Ramassez un coquillage d'aspect inoffensif sur une des plages du Queensland – réflexe qu'ont tous les touristes innocents – et vous découvrirez vite que la petite bête à l'intérieur est non

seulement extraordinairement rapide et méfiante mais qu'elle est excessivement venimeuse. Si vous n'êtes pas piqué ou mordu à mort, vous courez encore le risque d'être coupé en deux par un requin ou un crocodile, ou d'être emporté au large par de puissants courants marins, sans parler de vos chances de connaître une fin misérable dans les déserts brûlants de l'outback. C'est un pays qui ne plaisante pas.

Et qui est bigrement vieux. Pendant soixante millions d'années, depuis la formation de la cordillère Australienne (Great Dividing Range), l'Australie s'est quasiment tenue coite sur le plan géologique, ce qui lui a permis de conserver certains des plus anciens vestiges terrestres : les terrains et fossiles les plus vieux, les premières traces d'animaux ou de rivières, les premiers frémissements de la vie elle-même. À un moment indéterminé dans l'immensité de son passé – disons il y a environ quarante-cinq mille ou plutôt soixante mille ans –, le pays a été tranquillement envahi par ce peuple profondément mystérieux, les Aborigènes, des hommes n'offrant aucune similitude raciale ou linguistique évidente avec les peuples voisins. Voilà des gens dont la présence en Australie ne semble pouvoir s'expliquer qu'en supposant qu'ils ont inventé la navigation transocéanique bien avant le reste de l'humanité pour se livrer à une sorte d'exode de masse, et que ces mêmes gens se seraient ensuite empressés d'oublier toutes ces techniques navales et l'existence de la haute mer.

Le paradoxe est si confondant et si extraordinaire qu'il met les historiens mal à l'aise. Ils se contentent donc de le traiter rapidement en un ou deux paragraphes avant de passer à la seconde invasion, plus facile à expliquer, celle qui a commencé avec l'arrivée du capitaine Cook sur son vaillant petit navire le *HMS Endeavour* dans la rade de Botany Bay en 1770. Peu importe que le capitaine Cook ne soit pas celui qui a réellement découvert l'Australie ni même qu'il n'ait

pas été capitaine à l'époque de sa visite. Pour la plupart des gens – y compris pour les Australiens – c'est là que commence l'histoire.

Le monde que les premiers Anglais devaient découvrir était complètement sens dessus dessous – saisons inversées, constellations dans le mauvais sens – et ne ressemblait à rien de ce qu'ils avaient vu auparavant, même sous ces latitudes du Pacifique. Il semblait peuplé de créatures qui, de toute évidence, avaient mal lu le mode d'emploi de l'évolution des espèces. Les plus caractéristiques ne couraient pas, ne trottaient pas, ne galopaient pas, mais *rebondissaient* dans la nature comme des balles de tennis. Le continent tout entier grouillait d'une faune invraisemblable. On y trouvait un poisson qui pouvait monter aux arbres, un renard qui volait (en fait, une très grosse chauve-souris), des crustacés si gros qu'un homme adulte pouvait se nicher dans leur carapace.

Bref, c'était un univers qui ne ressemblait à aucun autre. Et c'est toujours le cas. Quatre-vingts pour cent de ce que l'on trouve en Australie, dans le règne animal ou végétal, n'existe nulle part ailleurs. Et tout cela avec une luxuriance qui paraît totalement incompatible avec les rigueurs de l'environnement. De tous les continents habités l'Australie est le plus aride, le plus plat, le plus chaud, le plus déshydraté, le plus infertile et le plus agressif du point de vue climatique – mis à part l'Antarctique qui offre un milieu encore plus hostile. C'est un lieu si inerte que le sol, techniquement parlant, peut être considéré comme un fossile. Et pourtant il regorge d'une vie incroyable. Rien que dans le monde des insectes, les scientifiques n'arrivent pas à se mettre d'accord sur le nombre total d'espèces : peut-être cent mille, peut-être plus du double. Et sur ce total, plus du tiers demeure un mystère pour la science. Dans la famille des araignées la proportion s'élève même à quatre-vingts pour cent.

Si je mentionne les insectes en particulier, c'est

parce que je connais une histoire sur une petite bestiole appelée la *Nothomyrmecia macrops* qui, à mon avis, illustre parfaitement, quoique un peu indirectement, la nature exceptionnelle de ce pays. L'histoire est un peu compliquée mais elle en vaut la peine. Alors soyez patient.

En 1931, sur la péninsule de Cape Arid en Australie-Occidentale, des naturalistes amateurs occupés à farfouiller dans ces vastes étendues broussailleuses tombèrent sur un insecte que personne n'avait encore jamais vu. La bête ressemblait vaguement à une fourmi mais elle était d'un jaune pâle inhabituel et possédait des yeux étranges qui vous fixaient bizarrement. Ils prélevèrent quelques spécimens de cet insecte et les expédièrent sur le bureau d'un expert du National Museum of Victoria, à Melbourne. Celui-ci l'identifia immédiatement : il s'agissait d'une *Nothomyrmecia*. La découverte fit sensation, car de mémoire d'expert rien de pareil n'avait été repéré sur terre depuis cent millions d'années. La *Nothomyrmecia* était une protofourmi, une relique vivante de cette époque où les fourmis commençaient tout juste à évoluer pour se différencier des guêpes. En termes d'entomologie, l'histoire était aussi extraordinaire que si quelqu'un avait découvert un troupeau de tricératops en train de brouter tranquillement sur de lointains pâturages.

On se hâta donc d'organiser une expédition, mais en dépit des recherches les plus méticuleuses il fut impossible de retrouver cette colonie de Cape Arid. Toutes les recherches ultérieures restèrent vaines. Un demi-siècle plus tard environ, lorsqu'on apprit qu'une équipe de savants américains s'apprêtait à organiser une nouvelle chasse à la fourmi, sans doute avec un tas de gadgets high-tech qui feraient passer les Australiens pour des ploucs rétrogrades, des savants très officiels de Canberra se dirent qu'il convenait de faire un

dernier effort pour tenter de retrouver ces fichues fourmis. Ils montèrent donc leur propre expédition.

Le deuxième jour, alors qu'ils traversaient le désert de l'Australie-Méridionale, un de leurs véhicules se mit à tousser et à fumer, ce qui les obligea à faire un arrêt imprévu pour passer la nuit dans un coin paumé du nom de Poochera. Dans la soirée, un certain Bob Taylor sortit de sa tente pour prendre l'air et, machinalement, promena le faisceau de sa lampe torche sur le sol autour de lui. Vous imaginez aisément sa surprise lorsqu'il découvrit, rampant sur le tronc d'un eucalyptus proche du campement, toute une colonie de – je vous le donne en mille – *Nothomyrmecia macrops*. Rien de moins !

Or calculons la probabilité d'une telle rencontre. Taylor et ses collègues se trouvaient à mille trois cents kilomètres du site qu'ils avaient l'intention de prospector. Là, dans ce désert quasi total qu'est l'Australie, sur cette immensité de près de huit millions de kilomètres carrés, une des rares personnes capables de l'identifier venait de tomber pile sur cet insecte, un des plus rares et des plus recherchés de la planète, et tout cela parce qu'une camionnette de son expédition était tombée en panne à cet endroit précis. Aucun autre spécimen de *Nothomyrmecia*, entre parenthèses, n'a jamais été retrouvé sur le site d'origine.

Vous voyez où je veux en venir : l'Australie est un pays prodigieusement vide et en même temps bourré de tas de trucs. Des trucs intéressants. Des trucs archi-vieux, des trucs qu'on n'arrive pas à expliquer clairement. Des trucs qui restent encore à découvrir.

Alors faites-moi confiance : on ne s'ennuie pas dans ce pays-là.

Chaque fois que vous prenez l'avion pour aller d'Amérique du Nord en Australie, et sans qu'on vous demande votre avis, on vous prive d'un jour lorsque

vous franchissez la ligne internationale de changement de date. Ainsi, j'ai quitté Los Angeles le 3 janvier et je suis arrivé à Sydney quatorze heures plus tard, le 5 janvier. Pour moi il n'y a pas eu de 4 janvier. Mais alors pas du tout. Où a bien pu passer cette journée, impossible de vous le dire. Tout ce que je sais, c'est que pendant une période de vingt-quatre heures je n'ai pas existé.

Je trouve cette idée quelque peu dérangement, c'est le moins qu'on puisse dire. Franchement, si en lisant les petites lettres imprimées sur votre billet d'avion vous découvriez la mention suivante : « Nous rappelons à nos passagers qu'au cours de certaines traversées, une perte de vingt-quatre heures d'existence peut se produire » (pour employer le jargon habituel des compagnies d'aviation), je suppose que vous exigeriez quelques explications, non ? Cependant, je dois reconnaître qu'il existe un certain réconfort métaphysique dans le fait de s'apercevoir qu'on peut cesser d'avoir une existence matérielle pendant un jour entier et que cela ne fait absolument pas souffrir. Et puis, soyons équitable, on vous rend votre journée au retour, lorsque vous traversez la ligne de changement de date dans l'autre sens. Et du coup vous arrivez à Los Angeles avant d'avoir quitté Sydney, ce qui est un tour de passe-passe encore plus époustouflant.

Bien sûr, je conçois vaguement le principe du jeu. J'arrive à comprendre qu'il existe une ligne imaginaire qui sépare le jour qui finit du jour qui commence, et que, forcément, lorsqu'on franchit cette ligne, des tas de choses bizarres se passent sur le plan temporel. Il n'empêche que tout voyage entre l'Amérique et l'Australie vous fera vivre une expérience qui, en toute autre circonstance, serait totalement impossible. Car vous aurez beau vous entraîner, vous concentrer, suivre le plus strict des régimes, faire des heures de musculation, vous n'atteindrez jamais

un niveau de forme physique qui vous permettra de vous dématérialiser et d'arriver au salon avant d'avoir quitté la cuisine.

Donc, le simple fait de débarquer en Australie vous donne l'impression d'avoir accompli quelque chose de pas ordinaire, ce qui s'ajoute à la satisfaction de sortir du terminal de l'aéroport pour vous retrouver sous le soleil éblouissant des antipodes, avec le sentiment rassurant d'avoir récupéré tous vos atomes récemment disparus, et ce dans une configuration plus ou moins normale (moins une bonne poignée de neurones perdus à regarder le film de Bruce Willis pendant le vol). Dans ces circonstances, vous seriez déjà ravi de vous retrouver n'importe où. Se retrouver en Australie constitue un bonus supplémentaire.

Il est temps que je déclare ici que j'aime l'Australie, que j'adore positivement ce pays, que c'est un enchantement renouvelé à chacune de mes visites. Une des contreparties plaisantes du peu d'attention que l'on porte à l'Australie est la surprise agréable de découvrir qu'elle existe. Tous vos instincts culturels et votre expérience de touriste tendent à vous laisser imaginer qu'après un voyage aussi terriblement long vous allez trouver pour le moins des gens à dos de chameau, des panneaux couverts d'inscriptions indéchiffrables, des hommes basanés en train de siroter leur café dans des tasses de la taille d'un dé à coudre tout en tirant sur leur narguilé, des rues pleines de nids-de-poule parcourues par des bus brinquebalants, et des microbes prêts à vous sauter dessus chaque fois que vous toucherez quelque chose. Mais non ! En Australie, rien de tout ça. Là tout est confortable, propre et familier. Mis à part cette tendance qu'ont les messieurs d'un certain âge à porter des chaussettes montant jusqu'au genou avec un short, les gens sont comme vous et moi. C'est un sentiment merveilleux. Grisant. Voilà pourquoi j'aime aller en Australie.

Évidemment il y a aussi d'autres raisons, et je vais

me faire un plaisir de les énumérer ici même : les gens sont incroyablement sympathiques, ils sont joyeux, extravertis, vifs et serviables au possible ; les villes australiennes sont propres et presque toujours bâties au bord de l'eau ; la société y est prospère, bien ordonnée et d'inspiration égalitaire ; on y mange bien ; on vous sert la bière glacée ; le soleil brille presque en permanence ; on trouve du café à tous les coins de rue ; le magnat de la presse Rupert Murdoch n'y habite plus. Que voulez-vous de plus ?

C'était mon cinquième voyage, mais pour la première fois j'allais pouvoir contempler la vraie Australie, ce centre immense et torride, ce vide interminable qui sépare les deux côtes. Je n'ai jamais bien compris pourquoi, lorsque les gens vous pressent d'aller voir leur « vrai » pays, ils vous expédient dans les endroits déserts où aucune personne sensée ne choisirait de vivre, mais enfin c'est comme ça. Vous ne pouvez pas dire que vous êtes allé en Australie tant que vous n'avez pas traversé l'*outback* *.

Mieux encore, j'allais faire cette découverte dans des conditions idéales : j'allais emprunter ce train de légende, l'Indian Pacific, qui va de Sydney à Perth. Cette ligne de quatre mille cinq cents kilomètres se tortille agréablement dans le tiers inférieur du pays à travers la Nouvelle-Galles du Sud, l'Australie-Méridionale et l'Australie-Occidentale. C'est la reine des lignes ferroviaires de l'hémisphère Sud. De Sydney, elle remonte doucement à travers les montagnes Bleues, fait *teuf teuf* au milieu d'interminables plaines à moutons sous un ciel immense, suit le cours de la Darling jusqu'à la vallée du Murray, puis du Murray pique sur Adélaïde, avant de traverser enfin la plaine géante de Nullarbor jusqu'aux mines d'or de Kalgoorlie, pour s'arrêter enfin et reprendre son

* Globalement équivalent d'arrière-pays. Comme bush, *outback* est intraduisible. (N.d.T.)

souffle lors d'un repos bien mérité à la gare de Perth. Nullarbor, cette immensité inimaginable d'espace désertique et meurtrier, me tenait particulièrement à cœur.

Le supplément en couleurs du *Mail on Sunday* avait prévu un numéro spécial sur l'Australie et j'avais accepté de faire un reportage pour eux. De toute façon, j'avais depuis longtemps le projet d'écrire un livre sur ce pays, alors j'allais pouvoir en prendre la mesure dans des conditions excessivement confortables et aux frais de la princesse – une conjoncture idéale selon moi. En outre, je serais accompagné la première semaine par un jeune photographe anglais, Trevor Ray Hart, qui devait arriver de Londres et me rejoindre le matin suivant.

Je disposais donc d'une journée de liberté et je m'en réjouissais énormément. Je n'avais jamais vu Sydney autrement que pour la promotion de mes livres, et ma connaissance personnelle de la cité se limitait à quelques voyages en taxi à travers d'obscurs quartiers portant des noms comme Ultimo ou Annandale. La seule fois où j'avais eu l'occasion de visiter la « vraie » ville remontait à bien des années, lors de ma première visite. Un charmant représentant de mon éditeur local m'avait baladé toute la journée dans sa propre voiture avec sa femme et ses deux petites filles, et je m'étais couvert de honte en m'endormant sur la banquette arrière. Remarquez, ce n'était pas par ingratitude ou par manque d'intérêt, croyez-moi. Mais il faisait très chaud et j'avais débarqué de l'avion la veille seulement. À un moment donné – en fait presque immédiatement –, les effets du décalage horaire se sont fait sentir et malgré mes efforts j'ai sombré dans un sommeil comateux.

Je suis au regret de le dire, mais je ne suis pas de ces gens qui dorment discrètement et avec élégance. Généralement, quand quelqu'un s'endort près d'eux, les gens s'empressent d'aller chercher une couverture.